

UNE PAGE
DE
CRITIQUE LITTÉRAIRE
SUR L'UKRAINE

PAR
BASILE GORLENKO

Traduction revue et publiée

PAR
Le Baron de BAYE



PARIS
LIBRAIRIE NILSSON

7, RUE DE LILLE, 7

—
1904

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

- Les bronzes émaillés de Mostchina (gouvernement de Kalouga), 1891.
La bijouterie des Goths en Russie, 1892.
Compte rendu des travaux du XI^e congrès russe d'archéologie, 1893.
Rapport sur les découvertes faites par M. Savenkov dans la Sibérie orientale, 1894.
Études sur l'archéologie de l'Ukraine, 1895.
L'œuvre de Victor Vasnétzoff, 1896.
Kiev, la mère des villes russes, 1896.
Les tombes de Mouranka, 1896.
Sépulture du x^e siècle à Kiev, 1896.
Du Volga à l'Irtisch, 1896.
Causerie devant quelques toiles de l'école moderne en Russie, 1897.
Souvenir d'un couronnement impérial, 1897.
Notes sur les Votiaks païens, 1897.
La nécropole d'Ananino (gouvernement de Viatka), 1897.
De Moscou à Krasnoïarsk, 1897.
Notes de folk-lore votiak, 1898.
La crosse de saint Étienne de Perm, 1898.
En Géorgie, 1898.
De Penza à Minoussinsk, 1898.
Au sud de la chaîne du Caucase, 1899.
Au nord de la chaîne du Caucase, 1899.
Notes de folk-lore mordvine et métchériak, 1899.
Fouilles de Kourganés au Kouban (Caucase), 1900.
En Nouvelle Russie, 1900.
Tiflis. Souvenirs d'une mission, 1900.
Chez les Tatars. De Derbent à Élisabethpol, 1901.
A travers quelques villes historiques de la Russie, 1901.
En Iméréthie, 1902.
Les Juifs des montagnes et les Juifs géorgiens, 1902.
Une visite à Gavrontzi, près Poltava (1902), 1903.
En Petite-Russie, 1903.
En Abkhasie. Souvenirs d'une mission, 1904.

UNE PAGE

DE

CRITIQUE LITTÉRAIRE
SUR L'UKRAINE

PAR

BASILE GORLENKO

Traduction revue et publiée

PAR

Le Baron de BAYE



PARIS
LIBRAIRIE NILSSON

7, RUE DE LILLE, 7

—
1904

UNE PAGE
DE
CRITIQUE LITTÉRAIRE
SUR L'UKRAINE

A l'époque actuelle, marquée par le rapprochement politique qui s'est opéré entre la Russie et la France, et où les liens d'amitié qui unissent les deux nations alliées tendent chaque jour à se resserrer davantage, il serait intéressant d'examiner dans son ensemble le fonds de connaissances que possède sur la Russie la littérature française, et de doser la part que de nombreux écrivains et savants français ont prise à ce travail.

On a plus d'une fois reproché à la littérature française son exclusivisme national et taxé la science, en France, de ne pas se tenir assez au courant des progrès scientifiques accomplis à l'étranger. C'est peut-être en cet état d'esprit que consiste sa force, mais il y a aussi là, pour elle, une cause de faiblesse.

Cet exclusivisme s'est particulièrement manifesté dans certaines branches de connaissances, telles que l'histoire, la géographie et les industries agricoles, surtout en ce qui concerne un pays aussi éloigné que la Russie et qui, du fait de l'immensité de son étendue, revêt des caractères si distincts.

Depuis plusieurs années, parmi d'autres innovations auxquelles s'applique la littérature scientifique française, on remarque une forte tendance à une étude sérieuse de ce qui a trait à la Russie; le fait est qu'une amitié solide entre deux nations a pour condition indispensable qu'elles se connaissent bien l'une l'autre.

Un exposé critique de tous les ouvrages qui furent écrits en France sur la Russie, constituerait un travail d'investigations par trop vaste. Aussi, dans le présent aperçu, ne voulons-nous nous occuper que des études d'écrivains français relatives

à la Russie méridionale. Les récits que d'anciens écrivains français ont consacrés à cette partie de la Russie ne sont, pour la plupart, que des recueils d'anecdotes totalement dénués de couleur locale, mais il convient d'observer que les nouveaux ouvrages français dont l'objet est le même, présentent un caractère beaucoup plus sérieux; et, à mesure qu'ils se multiplieront, ils ne pourront manquer de gagner en exactitude et, partant, en valeur. Du reste, à l'heure présente, la littérature française est pauvre en travaux concernant l'Ukraine, car elle ne possède sur cette contrée qu'un petit nombre de livres et quelques articles.

..

Un livre qui parut à Rouen au xvii^e siècle, arrêtera tout d'abord notre attention. C'est la célèbre *Description de l'Ukraine, qui se compose de plusieurs provinces du royaume de Pologne*, par GUILLAUME LEVASSEUR DE BEAUPLAN. En quittant la Pologne, où il avait servi sous les rois Sigismond III et Wladislaw IV, pour retourner dans son pays, cet ingénieur français composa ledit ouvrage, qui fut pour ses compatriotes la première source d'informations sur le genre de vie et le caractère des Cosaques. Les plus ardents bibliomanes n'envisagent pas, hélas! comme possible, le bonheur de posséder la première édition de cette description, imprimée en 1650 "à Rouen, Cour du Palais, chez Jacques Cailloué", et considèrent comme une chance rare d'en découvrir la seconde édition, qui parut en 1660. Elle fut traduite en russe par Oustrialoff, en 1832; mais cette édition est depuis longtemps épuisée; d'ailleurs, beaucoup des remarques de l'auteur y sont retranchées; aussi une nouvelle édition intégrale de l'original est-elle absolument nécessaire, à titre de document historique d'une notoriété universelle. Une autre traduction russe de la *Description de l'Ukraine*, rédigée par le professeur Antonovitch, fut insérée dans un recueil publié en 1896 et intitulé : *Mémoires sur l'histoire de la Russie méridionale*.

Les *Annales de la Petite-Russie*, de JEAN-BENOIT SCHERER,

éditées à Paris en 1788, sont moins rares, mais présentent aussi moins d'intérêt. C'est une traduction, avec transposition des chapitres, d'un ancien ouvrage manuscrit du prince Myszecki, sur les Zaporogues. Scherer était médecin à domicile chez le comte Cyrille Razoumovski, qui le chargea de ce travail. Le manuscrit authentique du prince Myszecki parut dans la presse en 1847 et fut imprimé à Odessa.

Dans son *Histoire de l'Empire de Russie*, Voltaire, l'idole du XVIII^e siècle, fit un récit légendaire de la jeunesse de Mazeppa, qui attira bien plus l'attention sur l'Ukraine que les deux ouvrages mentionnés plus haut. Byron sut mettre à profit ce passage de Voltaire, pour la composition de son célèbre poème *Mazeppa*. La traduction qui a été faite de ce poème en langue russe est fort médiocre et d'un style lourd. (Du reste, en lisant les traductions russes des classiques européens, il arrive qu'on se demande, tant ils sont parfois défigurés, pourquoi ces auteurs sont considérés comme de grands écrivains.) Grâce à Byron, Mazeppa est devenu un des types favoris du romantisme. En France, le tableau de Louis Boulanger et l'ode de Victor Hugo ont répandu son nom. D'après Victor Hugo, Mazeppa ne serait qu'une sorte de marionnette, qu'on a placée sur un cheval sauvage et abandonnée à la course furieuse de cet animal. Tout le poème fourmille de fantaisies géographiques. Le cheval indompté qui emporte Mazeppa dans la steppe est "nourri d'herbes marines". Mazeppa est transporté avec une rapidité étourdissante sur des "sables mouvants"; devant lui ne font que paraître, comme dans un chaos, "villes et tours, monts noirs, liés en longues chaînes". C'est ainsi que l'illustre poète se représentait l'Ukraine avec ses plaines désertes; et ce n'est certes pas à tort que, jadis, le sage de Ferney disait déjà aux Français: "De toutes les sciences, celle qui nécessite le plus notre attention, c'est la géographie; mais, jusqu'à présent, on remarque chez les hommes plus d'inclination à dévaster la terre qu'à l'explorer."

Un des écrivains français les plus érudits et qui traduisit beaucoup d'œuvres de poètes russes, Prosper Mérimée, composa vers l'année 1860, d'après un ouvrage de Kosto-

marov sur Bogdane Khmelnitzky, un livre intitulé : *Les Cosaques d'autrefois*, livre qui est écrit avec art et qui ne s'écarte pas de l'original; néanmoins, dans une courte introduction, il ne put s'abstenir de placer un de ces " petits mots " qu'affectionnent tant les auteurs français. En exposant l'importance et les mérites de Khmelntizky, il dit que " pour acquérir une renommée européenne, il ne lui manquait qu'un nom moins difficile à prononcer ".

Beaucoup plus tard, Melchior de Voguë emprunta aussi à Kostomarov des matériaux pour son étude sur Mazeppa : *Le fils de Pierre-le-Grand. — Mazeppa. — Un changement de règne*. Les poètes ont créé un Mazeppa légendaire; c'est sous cet aspect que l'auteur présente d'abord son personnage; il passe ensuite au Mazeppa historique. " Si, au commencement de notre siècle, avant la publication du poème de Byron ", dit de Voguë, " on avait questionné sur le nom de Mazeppa l'assemblée des quarante académiciens français, il est fort probable qu'on eût mis les " immortels " dans un grand embarras. " D'ailleurs, on peut soutenir hardiment que, si le nom de Mazeppa est connu maintenant en France, les renseignements sur ce personnage recueillis par de Voguë et qu'il avait puisés à des sources russes, furent une nouveauté pour les Français, cela à la fin du siècle. L'auteur émet l'opinion que le Mazeppa historique n'est pas moins intéressant que le Mazeppa légendaire; mais, après avoir lu son livre, nous avons constaté que la peinture de ce caractère complexe constitua pour lui une difficulté. Il s'arrête de préférence au côté anecdotique de la vie de Mazeppa, et ne donne pas une idée suffisante de la personnalité de ce héros. Il aurait fallu, pour cela, tracer un tableau de cette époque, où toute la contrée du sud était livrée à des luttes intestines; mais l'auteur connaissait ses lecteurs, et il objecte franchement : " Si je l'avais fait, ils n'eussent pu me suivre ". C'est pourquoi il effleure à peine ce qui a trait à la politique de Mazeppa durant les vingt années que celui-ci fut hetman, tandis qu'il y a dans Kostomarov de si riches matériaux pour la caractériser. Quoi qu'il en soit, de Voguë a, entre autres, le mérite d'avoir travaillé à détruire la légende pleine de fantaisie et d'invéraisem-

blances qui s'est formée sur Mazeppa, légende dont Pouchkine, lui-même, s'est servi dans son sublime poème.

Comme ce poème est l'une des sources principales à laquelle on puise pour représenter l'illustre hetman, et que des compositeurs (tel Tchaïkowski), des peintres, etc., s'en inspirent, nous nous permettrons ici une petite digression.

Il y a des sceptiques qui mettent en doute le roman même de Mazeppa avec Matrone (et non Marie) Kotchoubey, roman si célèbre. Ils prétendent que, pour Mazeppa, qui avait déjà plus de soixante ans, et qui avait imaginé une combinaison politique des plus compliquées, il ne pouvait alors être question d'intrigues amoureuses. Ses lettres d'amour, dont les copies ont été conservées, ne portent aucune adresse. Le comte Golovkine, après avoir examiné l'affaire Kotchoubey, les envoya à Mazeppa, doutant qu'elles eussent été écrites de sa main. " J'envoie les originaux des lettres et des cédules, sans les avoir transcrites ni montrées à personne ", affirmait-il. Et pourtant, il en avait pris copie, comme s'il reléguait au second plan le souci de sa réputation, et se préoccupait avant tout des avantages qu'il pouvait tirer de ces documents pour l'histoire.

Dans le poème de Pouchkine, Kotchoubey subit la torture à la cour de l'hetman, ce qui signifierait au tribunal général; tandis que les deux sortes de torture (la dislocation et les brûlures au fer rouge) admises dans la Petite-Russie de par le Droit de Magdebourg, étaient appliquées exclusivement dans les tribunaux de la magistrature, où s'exerçait le pouvoir judiciaire. Mais ce n'est pas dans la Petite-Russie que la question fut donnée à Kotchoubey et à ses compagnons; ils furent interrogés et mis à la torture à Vitebsk, chez le baron Schafiroff et chez le comte Golovkine, cela du 21 avril au 28 mai 1709. Les procès-verbaux de cette procédure sont conservés dans les Archives. C'est aussi à Vitebsk que le jugement fut prononcé et que Kovanko, Sviataïlo et Yatsenko furent condamnés à la déportation, et Kotchoubey et Iskra, à la peine de mort.

Orlik était greffier et secrétaire du tribunal général, et, dans aucun acte de justice, dans aucun jugement, il ne mentionne

la torture, qui ne fut jamais appliquée à la cour de Mazeppa. A l'appui de cette assertion, s'ajoute encore le témoignage de Wéliaminoff-Lernoff, qui accompagna Kotchoubey à Borchtchagovka, au-delà de Biélaïa-Tserkov, et qui y assista au dernier interrogatoire de l'accusé préalable au jugement.

Le Cosaque qui, dans le poème de Pouchkine, porte le rapport de Kotchoubey, n'était pas, dans la réalité, un Cosaque, mais un converti de Poltawa, du nom de Pierre Yatsenko. C'est le second rapport qui lui fut remis; le premier avait été confié par Kotchoubey à deux moines de passage, Nikanor et Trifilly.

Matrone Kotchoubey ne fut pas enlevée; c'est elle-même qui, à la suite d'insinuations plusieurs fois répétées, s'enfuit à la cour de Mazeppa. Au bout de quelques jours, celui-ci la renvoya à la maison paternelle, sous la conduite d'Annenkoff, chef de la garde grande-russienne, placée auprès de la personne de l'hetman. Soit dit à la désillusion des âmes sensibles, Matrone finit prosaïquement par se marier plus tard.

Toutes ces circonstances, éclaircies par des recherches exactes faites dans les Archives, pouvaient ne pas être connues du grand poète lorsqu'il composa son poème; mais, actuellement, il est indispensable d'en tenir compte, pour se livrer à une appréciation de cette période mémorable de " l'époque de Pierre-le-Grand " et pour juger les grands hommes de ce temps-là. Il devient présentement tout à fait impossible de continuer à estropier la vérité historique en faveur de la fiction; et ce qui établit surtout une distinction entre les personnages historiques et la foule, c'est qu'on a conservé des renseignements certains sur leur destinée et que leur vie est connue par des traits authentiques que l'on peut interpréter de différentes manières, mais qu'on ne saurait changer à son gré.

Paul Déroulède, à la fois poète célèbre et homme politique et duelliste connu, a été sagement inspiré en prenant pour son drame tiré de l'histoire de l'Ukraine et intitulé : *L'Hetman*, des personnages exclusivement imaginaires. Cette circonstance et, en outre, ce fait que les Ukranien et les Polonais

ne sont que des trompe-l'œil, sous lesquels il faut reconnaître les Français et les Prussiens, obligent le lecteur à une grande indulgence. Il n'y a que les noms qui soient ukraniens dans cette pièce, et encore sont-ils arrangés à la française, comme Froll Hérass, Stenko, Poluk, Rogovian, etc... La pièce en question est charpentée comme il est d'usage pour les tragédies françaises, moins l'observation de la règle des unités; et écrite en vers alexandrins, vers d'une allure si insupportablement uniforme, et capables, ce me semble, d'éteindre tout enthousiasme, de glacer tout sentiment, tout en donnant à la sottise comme une apparence de bienséance... (Ce n'est pas à tort que Stendhal appelait les vers alexandrins un "cache sottise".) Les éléments psychologiques de ce drame sont des élans de patriotisme et des aspirations à la délivrance; et pour ce qui est du caractère des principaux personnages, on y retrouve la banale peinture de la lutte entre le devoir et le sentiment. Certains détails de la pièce sont même si dénués de couleur locale qu'ils en deviennent amusants. Ainsi, par exemple, l'un des promoteurs de la révolte se trouve être une femme âgée; la Maroucha, personnage dans le genre d'une Pythie, qui soulève les Zaporogues de la ville de Sitch, les excite au combat et partage leurs dangers. Combien il y a loin de cette création hardie de Déroulède à la femme de Tarass Boulba, que Gogol dépeint comme une créature si douce, si timide et si craintive, qu'en voyant partir ses fils, que le père emmenait, pour achever de les former par la pratique de la vie guerrière, au milieu des Zaporogues de Sitch, elle n'osa même pas, malgré la tristesse et les craintes qui lui déchiraient le cœur, se laisser aller à leur dire adieu comme il eût convenu, tant la volonté rude et inexorable de son mari la faisait trembler. Plus loin: "Les Polonais guettent les Cosaques dans le défilé d'une montagne; aussitôt les habitants de Sitch se rassemblent et volent au secours des Cosaques; on aperçoit sur la scène les rives du Dniéper; Mikla, l'héroïne du drame, meurt en criant: "merci!" parce qu'au moment où on la tue, son bien-aimé est à ses côtés". Le dernier décor doit représenter quelque chose dont la réalisation matérielle semble tout à fait impossible: "une

grange dans une chaumière abandonnée ”! Mais, ce qu'on ne peut refuser à Déroulède, c'est de savoir provoquer, par l'énergie qu'il déploie dans les passages où retentissent les accents du patriotisme, des sentiments d'enthousiasme sincère. Quelques-uns de ses vers sont d'une force et d'une concision remarquables; et il met quelquefois dans la bouche de ses héros des paroles qu'un Zaporogue d'alors n'eût pas reniées, comme, par exemple, la réponse que fait Moïse, un des chefs des Cosaques, lorsqu'il est amené prisonnier dans le camp des Polonais, et qu'on lui demande où il s'est caché durant le combat, puisqu'il n'est pas même blessé :

*La place est rouge encore, où je me suis caché,
Et plus d'un m'a trouvé, qui ne m'a pas cherché!*

..

Après cette courte analyse d'œuvres historiques et autres d'écrivains français sur la Russie méridionale, nous passerons aux récits de voyages.

En général, les Français n'ont pas autant l'habitude de voyager dans les pays étrangers que, par exemple, les Anglais; mais ils sont fort enclins à raconter leurs voyages, et la littérature française est assez riche dans cette branche.

Les descriptions de voyages se rapportant à la Russie méridionale qu'elle possède ne sont pas nombreuses, et laissent beaucoup à désirer. Nous citerons ici les deux plus connues: le livre déjà ancien du comte de Lagarde intitulé: *Voyage de Moscou à Vienne*, qui parut à Paris en 1824, et l'œuvre plus récente de Victor Tissot, qui porte le titre de: *La Russie et les Russes*. Arrêtons-nous sur le premier de ces ouvrages, car il offre un modèle très caractéristique de l'ancienne badauderie des Français, et son auteur est le type classique du Français loquace.

Le comte de Lagarde entreprit son voyage de Moscou à Vienne en 1811 et passa par Kiev, Odessa et Hermanstadt. La biographie de l'auteur ne nous est pas connue; mais son livre indique clairement ses opinions politiques et sa tour-

nure d'esprit. C'est un royaliste qui regrette le passé et qui préfère les pays étrangers à la France, tant qu'y règnera " l'usurpateur ". D'après le milieu qu'il fréquente, c'est un homme de la haute société, et il était très imbu des formes de la civilisation européenne; aussi ne rencontre-t-on pas chez lui ces traits de stupide présomption, que ne s'interdisait pas toujours la " bonne société " russe d'autrefois. Semblable à la plupart des gens de son monde, ses regards glissent rapidement sur les événements sérieux de la vie; et, de tout ce que renferme l'univers, il n'aime à cueillir que " les fleurs du plaisir ". C'est un être qui rappelle le comte Garanski, création du poète Nekrassof, et qui tient aussi quelque peu du comte Noulina, héros d'un roman de Pouchkine, auquel une Russe vertueuse appliqua un soufflet.

Ce que de Lagarde raconte sur la Russie concerne de préférence la vie des magnats polonais dans leurs propriétés du Sud. Il tombe la face contre terre devant eux. Au sujet de Gloukhov, ville de district du gouvernement de Tchernigow, dans la Petite-Russie, il dit que c'est " une charmante ville, autrefois la résidence du gouvernement, et qui a été détruite jusqu'aux deux tiers par un incendie ". Il se borne à noter qu'à un dîner, on servit une carpe magnifique qui lui parut excellente, puis il parle des nouvelles constructions dues aux soins des Roumiantsof. Ne trouvant pas grand chose à dire sur la ville, il s'étend sur les préjugés des habitants, entre autres sur le caractère qu'ils attribuent au lundi, considéré par eux comme un jour néfaste. " Il est vraiment fâcheux ", fait remarquer à ce propos l'écrivain royaliste, " que Dieu, selon le témoignage de la Bible, ait choisi ce jour-là pour le commencement de la création du monde. C'est certainement à cette circonstance qu'il faut attribuer tous les malheurs arrivés dans la suite, à commencer par le Déluge universel et terminant par la Révolution française. "

A Batourine, il visita le tombeau du comte Cyrille Razoumovsky, mort huit ans auparavant, et voici ce qu'il en dit : " Quoique la sculpture en soit médiocre, la profusion

du marbre de diverses couleurs et l'abondance des bronzes et des dorures y montrent combien l'ostentation s'efforce de lutter avec le pouvoir de l'oubli et celui de la mort".

En ce qui concerne le palais des Razoumovsky, à Batourine, il s'exprime en ces termes : « Tout ce que peuvent produire et imaginer le luxe asiatique et la magnificence européenne rivalisait en ce lieu. Bals, spectacles, carrousels, chasses aux flambeaux, festins somptueux où le couvert se trouvait mis pour plus de cent convives, illuminations et feux d'artifice s'y succédaient continuellement ; ajoutez à cela d'incessantes salves d'artillerie, et vous aurez une idée de la vie paisible qui s'écoulait dans ce tranquille coin de terre. Et maintenant, qu'est-il resté de toutes ces vanités ? » En traversant les grandes salles désertes de ce palais de l'hetman, il se livre à des réflexions philosophiques sur le néant de toutes les choses terrestres. Il est à regretter que l'effet produit par ces réflexions soit considérablement affaibli par ce fait notoire que l'hetman n'habita jamais ce palais qui, même de son vivant, resta inachevé. Wassiltchikof, historiographe pensionné par la famille des Razoumovsky, entre dans de longs détails à cet égard.

Dès son arrivée à Kiev, le comte de Lagarde se présenta au gouverneur général Miloradovitch, ancien aide de camp du général Souvorof, Dans cette ville, il fit la connaissance du prince Ypsilanti, ex-hospodar de Moldavie et de Valachie, qui, depuis deux ans déjà, y avait fixé sa résidence. « Toujours préoccupé du bien-être de ses sujets, pour lesquels il était rempli de sollicitude », observe de Lagarde avec plus de naïveté que de malice, « il n'a pas négligé le soin de sa propre fortune, qui est immense ». A propos d'un bal splendide donné par le gouverneur général et auquel il assista, il écrit : « Le général Miloradovitch m'a conduit chez le gouverneur civil Pankratief. Il y avait peu de monde, et la société se retira dans un salon garni de fleurs, où il fut décidé d'un commun accord que l'on raconterait différentes histoires, chacun à son tour. Les dames exigèrent que les histoires fussent effroyables. » Ici, l'auteur se sentant dans sa sphère, se lance avec la plus grande

fatuité dans une foule de récits extravagants qu'il met dans la bouche des narrateurs. En lisant ces pages, on se rappelle, malgré soi, " Le petit Français de Bordeaux ", de Griboïédof, personnage évidemment dépeint d'après nature. En quittant Kiev, de Lagarde alla à la foire de Vassilkov, pour y voir les danses des Bohémiens. Dans son livre, il adresse des reproches aux jeunes Bohémiennes, au sujet de " leurs mouvements trop libres, qui offensent la pudeur ", reproches qui, venant d'une personne native de la patrie classique de la danse, pourraient ne pas être très sincères.

D'après l'itinéraire qu'il s'était tracé, c'était à Toulchine, chez les Potocki, que se rendait le voyageur. Sur la route, il visita hâtivement Biélaïa-Tserkov, propriété de Branicki, possesseur de 80.000 serfs, ainsi que Makhnovka, qui appartenait à un autre Potocki. On constate que ce dernier avait jeté les premières bases d'une colonisation allemande dans la partie sud-ouest du pays. Il établit sur ses propres terres trois cents familles d'Allemands qu'il avait fait venir pour procurer des ouvriers à ses fabriques. Dans la suite, les fabriques furent fermées, et la fortune du propriétaire se trouva fort ébranlée; mais les Allemands installés dans la contrée y demeurèrent.

Arrivé à Toulchine, de Lagarde vogue littéralement dans l'empyrée; son enthousiasme ne connaît pas de bornes; il s'extasie sur la beauté de la comtesse Sophie Potocka, et ne tarit pas en éloges sur toute la famille; il est comme ébloui de la vie luxueuse que menaient ces châtelains. Il prodigue les détails sur les journées et les soirées qu'il passa à Toulchine, et narre avec le plus vif enthousiasme les promenades en équipage et les pique-niques dans les forêts, aux sons d'une musique exécutée par des esclaves, dans l'épaisseur du feuillage... A l'une des soirées données dans les salons des Potocki, on traça des plans pour la fondation, en Crimée, d'une nouvelle ville, qui devait s'appeler Sophiopol, du nom de la comtesse, et où l'on promettait à de Lagarde une position importante. La réalisation de ce projet, formé par le comte Potocki et soutenu par les parasites qui l'entouraient, n'eut du reste pas lieu. Pendant le séjour que

de Lagarde fit à Toultschine, il fut commis dans le voisinage un meurtre sur la personne du vieux comte Kamenski, père du commandant en chef de l'armée. Les coupables étaient deux de ses propres serfs. Ces jeunes gens avaient été envoyés à Leipzig pour y étudier la musique; et, à leur retour, après avoir terminé leurs cours, on les avait replacés dans l'état de servage, ce qui les avait amenés à commettre ce crime.

D'après le dire du voyageur, les propriétaires de Toultschine pouvaient être comptés parmi les plus importants possesseurs d'esclaves du monde, car ils avaient à cette époque 165.000 serfs, en ne comptant que ceux du sexe masculin (si l'on ajoute à ce nombre les femmes et les enfants, on arrivera à un total presque triple, ce qui est un chiffre colossal). Comme autre exemple du luxe des magnats polonais, de Lagarde cite encore le comte Jlinski, "chez lequel il y avait", dit-il, "dans sa propriété d'Ivanow, en Volhynie, outre toutes sortes de divertissements de fantaisie organisés, trois troupes d'acteurs : une italienne, une française et une polonaise, dont l'entretien lui coûtait annuellement 100.000 roubles" (ce qui est fabuleux pour ce temps-là). "Chaque spectacle se terminait par un ballet. Ces modestes distractions étaient un grand attrait pour les invités, qui se rendaient en foule chez le comte Jlinski."

De Toultschine, de Lagarde alla, en compagnie des Potocki, à Oumane, une autre de leurs propriétés. Il décrit avec force détails le fameux "Jardin d'Oumane", tracé et planté par Mentzel, par ordre du comte Potocki, en l'honneur de son épouse, Sophie Potocka. "Le comte", dit-il, "avait fourni à Mentzel des sommes illimitées. Des milliers de bras avaient été mis à sa disposition, pour exécuter toutes ses volontés. Avec de telles ressources, on peut mettre chaque projet magique à exécution. Ce jardin, étalant la magnificence de sa riche végétation au milieu des plaines désertes de l'Ukraine, parle de la force du sentiment qui lui a donné l'existence." Mais était-il humain et sage d'arracher ces milliers de bras à leurs travaux habituels et à leurs familles? Voilà une question que le voya-

geur ne se pose même pas. Il est tout à son enchantement, et se dispose à traduire en français le poème du poète attaché à la maison des Potocki, du " génie " Trembecki, qui a chanté en vers " La Sofiewka ", le célèbre jardin d'Oumane.

Bien que la vie de ces châtelains ne fût pas troublée par des souvenirs pénibles et fût exempte de tous soucis, il était impossible, à cette époque, de ne pas entendre parler des massacres encore récents de Koliivtchina; seulement, de Lagarde ne se renseigne, au sujet de ces événements, qu'auprès des habitants du château; et, comme ceux-ci les envisageaient à un point de vue purement personnel, il va sans dire que le récit qu'en donne notre auteur est dans une note partielle et peu en rapport avec la réalité des faits.

Mais ce qu'il y a de plus curieusement fantaisiste dans le livre du comte de Lagarde, c'est ce qu'il raconte touchant les Zaporogues, leurs mœurs et leur manière de vivre.

On en jugera par ce passage : " La dignité d'hetman chez les Cosaques n'était accordée qu'à celui qui s'était préalablement livré avec bravoure à la cruauté sous toutes ses formes. Toutes les peuplades devaient payer un tribut à l'hetman et lui donner en outre une certaine partie du butin enlevé. Les habitations des Zaporogues, les kourinis, étaient des demeures souterraines. Les Zaporogues répandaient la terreur dans tout le pays par leurs brigandages, et firent souvent trembler la ville de Kiev elle-même. En général, dans l'ancienne Ukraine, les pauvres seigneurs polonais souffraient beaucoup; il n'y avait que les forts et sanguinaires Cosaques qui pussent jouir du bonheur. "

Le livre de Victor Tissot : *La Russie et les Russes*, bien qu'il ait paru cinquante ans plus tard, n'est guère plus exactement documenté que celui du comte de Lagarde; c'est le même genre de racontars peu sérieux.

Nous dirons, en concluant, que les relations de voyages que les littératures de l'Europe occidentale possèdent sur la Russie du Sud sont généralement moins réussies que celles qui se rapportent à la Russie du Nord; parmi ces dernières,

se distinguent les œuvres si consciencieusement étudiées de Mackenzie Wallace, de Leroy-Beaulieu et d'autres encore.

∴

Il paraît de temps à autre, dans la Presse française, des nouvelles et des romans sur la vie en Russie, écrits en français par des Russes. Parmi ces productions, il y en a qui concernent la Russie méridionale, comme, par exemple : *La vie de château en Ukraine*, de M^{me} Bagréeff-Spéransky, fille du célèbre ministre de ce nom. C'est un roman d'une longueur excessive, en la forme épistolaire, et dont la donnée est très faible : " le héros du livre a épousé une femme coquette et légère, tandis qu'il avait eu la possibilité d'épouser une autre femme, qu'il aimait et dont il était aimé, et qui eut peut-être fait son bonheur ". Par contre, la manière dont M^{me} Bagréeff-Spéransky décrit les sites et la vie des habitants de la Petite-Russie centrale, est très attachante. L'auteur a apparemment introduit dans son livre des personnages qui ont véritablement existé ; les événements qui s'y déroulent semblent aussi être réels ; et pour ce qui est des endroits où ils s'accomplissent, quelqu'un qui connaîtrait la contrée les identifierait facilement à la lecture. Toutes les descriptions qui se trouvent dans cet ouvrage se rapportent à la partie sud-ouest du gouvernement de Poltawa ; et Stépovka, où l'action se passe, n'est autre que le grand village de Bouromka, centre des vastes domaines que les Spéransky possèdent dans la Petite-Russie.

Un autre roman, qui offre beaucoup d'analogie avec celui de M^{me} Bagréeff, a été publié récemment à Paris, sous le titre de *La Steppe* ; l'auteur en est aussi une femme, qui se cache sous le pseudonyme d'Alexandre d'Arc. Et par l'éducation, et par la connaissance du cœur humain et de la vie en général, M^{me} d'Arc, bien que ses desseins soient beaucoup plus vastes, se montre inférieure à l'auteur de : *La vie de château en Ukraine*. Elle vise à tracer un tableau complet de la vie sociale, et met en scène toute espèce de personnages : de riches propriétaires, de simples paysans, des membres du

clergé; mais les caractères qu'elle met en scène sont fort superficiellement dépeints, et l'intrigue ayant pour but de créer un lien entre les personnages hétéroclites destinés à représenter les divers aspects de la vie dans différentes classes de la société, est empreinte du goût futile à la mode en France. Le grand ressort romanesque de cet ouvrage est la vengeance d'une femme abandonnée; et, pour donner satisfaction aux lecteurs français, on voit au dénouement le vice puni et la vertu qui triomphe; le " mot à effet " de la fin, mot absolument indispensable, n'a pas été oublié; encore un peu, et la fête qui clot le livre se terminerait par des feux de Bengale. En outre, ce roman contient beaucoup de traits frisant l'absurdité, dans le genre de ceux qu'on rencontre dans l'ouvrage du comte de Lagarde, ce qui n'est guère pardonnable pour un auteur qui retrace ce dont il fut témoin oculaire et n'écrit pas d'après ce qu'on lui a raconté.

Mentionnons encore une production littéraire d'un caractère bien particulier : il s'agit de deux recueils de sonnets en langue française, qui sont signés du nom de famille " si caractéristiquement petit-russien " de Gritsenko; ces deux livres peu volumineux, intitulés : *Hellas, sonnets antiques* et : *Silhouettes Bibliques*, parurent à Paris, à la Librairie des Bibliophiles, et ne furent tirés qu'à petit nombre. Les sonnets de Gritsenko sont certainement l'unique œuvre en vers français d'un auteur originaire de la Russie méridionale.

Dans *Hellas*, M. Gritsenko se présente en adorateur enthousiaste de cette merveilleuse et superbe Hellade, qui nous apparaît encore si nettement à travers le voile des souvenirs historiques et qui s'incarne dans les poésies d'Homère et de Sophocle, dans la mythologie grecque et dans ces statues antiques, demeurées jusqu'ici sans rivales et destinées à toujours être, pour l'humanité, un objet d'étonnement et d'admiration, tant l'idéal qui a présidé à leur conception est empreint d'une grâce sévère et d'une noble simplicité.

Dans les *Silhouettes Bibliques*, le poète s'inspire des données de l'Ancien Testament et dépeint, parmi les femmes de la Bible, Ruth, Esther, Judith, Bethsabée, mère de Salomon, Hérodiade et " La Fille d'Israël ", synthèse de la

femme juive qu'il idéalise. Les poésies grecques de Gritsenko montrent à quel point il était imbu de l'esprit de l'antiquité hellénique; et, pour faire l'éloge de ses sonnets bibliques, il suffit de dire qu'ils sont modelés sur les *Mélodies Juives* de Byron, et qu'ils n'ont rien de commun avec les productions des poètes israélites contemporains, aussi éloignées de la beauté antique que la langue majestueuse de la Bible l'est du jargon hébreu moderne.

Par l'harmonie des proportions, Gritsenko (aujourd'hui décédé) est un écrivain uniquement inspiré par le génie de l'Occident; ou, pour mieux dire, c'est un cosmopolite, il se rattache au groupe appelé en France : *Poètes du Parnasse*. Son idéal est Leconte de Lisle, poète d'un art consommé, savant helléniste, profond philosophe et fidèle interprète de la vérité biblique, à qui il a dédié ses deux recueils de sonnets. Les poésies de Gritsenko ne contiennent heureusement pas de ces longueurs fatigantes qu'on rencontre dans celles de son modèles français, et plusieurs d'entre elles sont excellentes.

*
* *

Pour clore cette étude, nous dirons quelques mots des traductions et des travaux de recherches.

Dans une ancienne édition, fort rare aujourd'hui, des *Conteurs Russes*, se trouve insérée la traduction d'un essai de Narieljny, intitulé : *Le Brigand*.

Beaucoup des œuvres de Gogol sont traduites en français; les meilleurs interprètes du grand écrivain sont Mérimée et Viardot. Sa pièce du *Réviseur* fut même représentée au théâtre du Palais-Royal; mais elle n'eut pas de succès. Du reste, il semble bien que le moment n'est pas encore venu pour la France d'apprécier Gogol à sa juste valeur, puisque, jusqu'ici, ses ouvrages n'y ont pas rencontré même l'ombre du succès qui échet en partage à ceux de Tolstoï et de Dostoïevski.

Il y a, dans un numéro de la *Revue des Deux-Mondes* de l'année 1876, un article d'Emile Durand sur Chevtchenko, article qui renferme beaucoup de fragments des poésies et des

poèmes de ce poète. Hins a donné une traduction intégrale du poème de Chevtchenko intitulé : *Catherine*, ainsi que de plusieurs autres.

La nouvelle de Kvitka-Osnovianko : *La sincère Oksana*, fut traduite avec succès par M^{me} Moreau de Meltières, sous le titre pompeux d'*Oksana, ou l'orgueil villageois et ses ravages*, et éditée à Paris en 1854.

Le gracieux récit historique de Marco Vovtchok : *Maroussia*, parut d'abord en français dans la collection Hetzel, et seulement ensuite en russe.

La *Géographie Unirerselle*, d'Elisée Reclus, ce vaste monument d'érudition, contient un important aperçu sur la Petite-Russie, lequel atteste l'étendue et la profondeur de ses connaissances ainsi que la sûreté de ses informations.

Ces dernières années ont vu paraître un grand nombre de publications périodiques consacrées à l'étude des croyances, des usages et des traditions populaires ; et, depuis l'introduction dans ces études de la *méthode comparative*, on commence à trouver, dans les ouvrages français de ce genre, des travaux de recherches sur la Petite-Russie, des traductions des œuvres populaires des Petits-Russiens et des exposés de leurs anciennes traditions.

Eugène Hins a publié dans la *Revue des traditions populaires*, sous le titre de *Légendes chrétiennes de l'Ukraine*, plusieurs traductions de légendes bibliques populaires ukrainiennes.

Louis Léger a inséré dans son *Recueil des contes populaires slaves*, beaucoup de contes tirés des créations populaires de l'Ukraine. M. Rambaud a fait paraître en 1876, sous le titre de *la Russie épique*, un aperçu très documenté des chansons historiques de l'Ukraine.

MM. Sickler et Dragomanov ont aussi traduit des contes ukraniens, lesquels ont paru dans le journal *Mélusine* ; et Julien de Poradou a fait insérer ses *Mythes et croyances païennes de l'Ukraine* dans la *Revue internationale de Rome*.

Enfin, dans *L'Anthropologie*, il a paru (1891-1892), sous le titre de *Rites et usages nuptiaux en Ukraine*, un ouvrage de recherches scientifiques sur les rites nuptiaux dans la Petite-

Russie. Il est dû à la plume de M. Th. Volkov, et peut être considéré comme une contribution importante à l'étude des mœurs populaires. Il est permis d'attendre encore beaucoup de cet écrivain, qui possède à un degré éminent et la faculté de s'exprimer en français, et l'érudition littéraire.

Des travaux littéraires du genre dont nous venons de parler, peuvent incontestablement contribuer à l'affermissement des liens d'amitié qui unissent les deux nations qui ont contracté naguère une alliance dans des vues politiques. En s'attachant à s'initier à la vie intellectuelle du peuple russe, à connaître sa littérature qui est si riche, la France pourra se convaincre qu'elle n'a pas seulement en lui un allié, mais un ami dévoué, disposé à ne pas lui ménager son aide si elle se trouvait en face d'un ennemi.

